

VENDÉMAIRES

Jean-Luc Puig

Vendémiaires

Roman

Éditions Persée

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2018

Pour tout contact :
Éditions Persée – 38 Parc du Golf – 13 856 Aix-en-Provence
www.editions-persee.fr

DU MÊME AUTEUR

Rouges les arbouses (2012)
Ces toros au regard vert (2013)
Perlitas (2014)
Trinités en terre d'Oc (2015)
Noria (2017)
Automnales (2017)

*À tous les vigneronns de la terre, quelle que soit
leur nation, leur race, leur religion, pour les soins
passionnés avec lesquels ils cultivent leurs vignes,
et pour l'amour qu'ils vouent à la confection du
merveilleux breuvage qui nous apporte paix, joie
et bonheur : LE VIN.*

LA GRANGE

Quand le soleil de Septembre, en se levant, arrive à glisser ses premiers rayons entre le Pic de Tantajo et le plateau calcaire de Carlenças, il commence par caresser, pour les réchauffer, les plus hautes barres du Causse, par-dessus la vallée de l'Orb, vers l'Ouest.

Les barres, ce sont ces à plats de terrain, créés, à flanc de colline, par les bras des viticulteurs, dans le but de soutenir la terre, que l'érosion naturelle a une tendance têtue à faire glisser vers le bas, afin de pouvoir y cultiver quelques rangées de pieds de vigne.

Pour Fred Roblès qui assistait, comme souvent, à ce lever matutinal, il n'y avait en effet aucun doute possible : il s'agissait bien DU Causse, seul et unique, à Bédarieux.

Bien sûr, il savait que d'autres Causses, intitulés les Grands Causses, se bouscuaient, en bordure Sud du Massif Central, que ce soit le Méjean, le Larzac, le Causse Noir, ou de Sauveterre. Mais, à Bédarieux, des Causses, il n'y en avait qu'un : LE Causse ! Plus modeste, sans doute, mais tellement plus intégré dans la culture locale.

Alors, dans la sérénité quasi-totale de ce matin calme, seulement ponctuée de quelques sifflements de merles enjoués, il contemplait, face à lui, les barres qui s'allumaient, une à une, de haut en bas, au fur et à mesure que montait le soleil. Déjà, il pou-

vait apprécier que les vignes, qui les surlignaient, d'un long ourlet vert foncé, se piquetaient d'or et de rouille, signe annonciateur de vendanges prochaines.

Entre deux ourlets de végétation, les murettes de pierres sèches bordaient chaque barre, montées une à une, à force de bras, en purgeant le sol de ses plus grosses pierres.

Les vendanges étaient plus que prochaines, en effet, puisqu'il était là pour les organiser, sur la propriété de ses parents : La Grange. La grange de quoi, la grange de qui, on n'en savait guère plus qu'une lointaine appellation de « Grange de Falip », qui avait disparu, avec le temps, pour se muer tout simplement, dans le parler local en « La Grange ».

Ses parents, Juan et Conchita, étaient tous deux issus de familles de viticulteurs, à Fuente Vaqueros, dans les environs de Granada, en Andalousie.

Son père Juan Roblès, était le frère cadet d'une grande fratrie dont tous les membres participaient, peu ou prou, à l'exploitation d'un domaine, modeste, mais rentable. Le frère aîné, Pablo, avait hérité de la propriété, et s'en occupait fort bien, en sachant intégrer, peu à peu, les nouvelles technologies de la viticulture. Pour lui, la route était tracée.

Pour Juan, il n'y avait pas de projet professionnel concret en vue, en dehors de l'aide qu'il apportait à l'exploitation de son frère. Sa rencontre avec Conchita, pendant un beau septembre de vendanges généreuses lui avait indiqué sa ligne de vie : il serait viticulteur, à son propre compte. Le mariage avait suivi, mais la période n'était pas propice à son installation dans la région.

Un certain penchant pour les arts l'avait mis en contact avec un groupe de jeunes républicains, qui se réunissaient de temps en temps à Granada, dans une petite tasca gitane, calle del Albaicín, dans le Sacromonte. Là, il avait rencontré, entre autres poètes, Federico García Lorca, dont la famille était comme les Roblès,

viticulteurs à Fuente Vaqueros. Ensemble, ils avaient participé à quelques évènements poétiques dans les villages alentour.

Lorca, de treize ans son aîné, avait trente-huit ans et était déjà célèbre, à Granada, mais aussi à Madrid, bien que l'essentiel de son œuvre n'ait pas été encore publié. Lorca n'était pas engagé politiquement, n'ayant aucun goût pour le militantisme. Ceci dit, il déclarait « vouloir parler au peuple, et du peuple », ce qui avait suffi, pour le clan fasciste, à le classer parmi « les rouges ».

Les premiers mois de la République avaient été vécus comme une bouffée d'oxygène, dans les vallées agricoles de l'Andalousie, les Vegas. Enfin, les ouvriers agricoles des grands domaines avaient reçu des parcelles, ou des promesses de parcelles, qui leur permettaient d'espérer des jours meilleurs, et d'entrevoir une sorte de reconnaissance de leur travail.

Seulement voilà, les tensions politiques s'étaient peu à peu exacerbées, la République avait forcé la machine, sous pression des extrémistes, et une bonne partie de la population, notamment en Andalousie, n'adhérait plus à des réformes trop brutales.

Des exactions plus ou moins atroces commises par des soi-disant anarchistes contre des monastères de nonnes, et amplement exagérées par l'extrême droite, avaient profondément choqué la population andalouse, très imprégnée de catholicisme romain.

Alors, sur un terreau de vérités mêlées de contre-vérités, vu que l'information n'existait pas, et que seules les propagandes faisaient foi, la réponse, terrible réponse, était venue le 18 juillet de cette année 36, des Canarias, où Francisco Franco était en garnison, et du Maroc, où il avait préalablement préparé son « pronunciamiento ».

Réponse illégale, sauvage, sanglante, sans aucune pitié.

Lorca partit vers Madrid, mais fit l'erreur de revenir chez lui, Huerta de San Vicente, à Fuente Vaqueros. Localisé par la milice fasciste (leur emblème était un faisceau de flèches), il se réfugia

chez des amis phalangistes, pensant ainsi être à l'abri. Localisé à nouveau par les ultras nationalistes, il fut arrêté, et exécuté, sans autre forme de procès, le 18 juillet au petit matin, dans un ravin de Viznar.

Il se trouve que ce ravin, les maures l'avaient nommé « Source des Larmes » !

Dès que l'avancée rapide, en septembre, des troupes franquistes se traduisit par l'occupation des grandes villes andalouses : Sevilla, Córdoba, puis Granada, les républicains avérés avaient compris que c'en était fini pour eux, et qu'il fallait partir, sans tarder, vers le Nord, tant que le passage serait possible, le long de la côte méditerranéenne, et avant que Franco ne parachève l'encerclement de Madrid par l'Ouest, et pour finir, l'écrasement de Barcelona.

Juan Roblès, lui, avait embarqué avec Conchita, dans un train de marchandises, qui les avait emmenés jusqu'à Barcelona, puis Figueres. De là, de camions en charrettes, et aussi pas mal à pied, ils avaient pu rejoindre Maçanet de Cabrenis, puis Coustouges. Et Coustouges, c'était la France, la liberté !

La descente sur Saint Laurent de Cerdans, puis la vallée du Tech, dite Vallespir, et finalement Céret, avait été pour eux un chemin de lumière, de joie infinie, de bonheur total.

Ce qui les attendait, en fait, en France, loin du sentier lumineux entrevu, c'était une sorte de précarité, de suspicion permanente, et ils avaient eu du mal à appeler ça la liberté ! Mais, bon, d'humiliations refoulées en travaux précaires, le temps avait permis, avec l'aide de quelques parents éloignés, résidant en France, d'acquiescer un statut provisoire qui permettait de travailler, de vivre, en somme, tel un français « normal ».

Ces parents éloignés habitaient Bassan, dans l'Hérault, et ils avaient déniché (car c'était bien le mot !) un emploi de « ramonet », autrement dit, en langue du Nord, de métayer, pour Juan, dans une petite propriété de Bédarieux dont le patron, Joseph

Falip, ne pouvait plus, vu son âge, entretenir ses vignes. N'ayant pas de descendants, c'était donc une espèce de contrat viager qui s'était mis en place. Et, quelques années après, au décès de Joseph Falip, Juan et Conchita en étaient devenus les propriétaires.

Entre-temps, en janvier 1939, l'écrasement de Barcelona avait déclenché la plus importante migration de l'histoire récente, la « Retirada », qui avait vu des centaines de milliers de personnes (plus de 450 000, semble-t-il) passer la frontière, avec femmes, enfants, et pas mal de cheptel, créant dans les villages catalans du Nord d'énormes problèmes logistiques, mais aussi, un immense mouvement de solidarité.

Dix ans avaient passé, à la Grange, et la famille Roblès avait trouvé ses marques, entre la petite communauté espagnole et les languedociens accueillants, certes, mais jaloux de leurs valeurs et de leurs traditions.

En août 1949, Fred était né, à la Grange, toujours de Falip pour les bédariciens. En fait celui qui était né s'appelait Federico, en hommage posthume de Juan, son père, au poète de Fuente Vaqueros. La scolarité bédaricienne avait tôt fait de traduire le Federico en Fred, plus facile à éructer dans les cours de récréation.

Un an après naissait sa sœur, Maria, jolie brunette, copie conforme de sa maman Conchita, toute en vivacité, et regards sombres scintillants. Elle finissait sa nuit, dans la chambre des filles, où reposait également Mireille, une copine à elle, venue vendanger.

Celle-ci, contrairement à Maria, était d'un beau blond, que certains qualifieraient de vénitien, et qui mettait, comme dans un écran de soie, la transparence de son regard vert clair. Contrairement à Maria également, elle était plutôt émancipée, en apparence tout au moins, et prenait un malin plaisir à mettre le feu au creux de l'estomac de ses camarades de la Fac de lettres, où elle partageait, avec Maria, les cours de Lettres Modernes.

Après le bac, qu'elles avaient passé en 68, au milieu des événements que l'on connaît, elles s'étaient rencontrées à la Fac, Maria de Bédarieux, maintenant rebaptisée Marie par la pratique locale, et Mireille de Nîmes, et s'étaient vite trouvé tout un tas de goûts communs, en matière d'art et de littérature, à partir du socle desquels elles avaient construit une solide amitié. Et c'est ainsi que Marie avait amené Mireille en vacances à La Grange, où elle avait fait la connaissance de Fred. Connaissance qui s'était rapidement transformée en attirance réciproque.

Fred, pour l'instant, se délectait de la vue splendide qui s'offrait à lui, depuis la Grange. Devant lui, vers l'Ouest, le Causse resplendissait au soleil du levant, et les vignes semblaient doucement frissonner de plaisir, sous la caresse des premiers rayons.

Il avait belle allure, d'ailleurs, le Fred, face à la vallée, grand et mince dans ses 21 ans, avec sa chevelure aile de corbeau, héritage familial, sans doute, son profil aquilin, et un regard de jais qui se mettait à scintiller quand une émotion plus forte que les autres arrivait à l'étreindre.

Rompant ce silence presque exagérément silencieux, il perçut en arrière-plan, dans la chambre des filles, comme un gazouillement d'oiseaux, concomitant, sans doute, au réveil de ces demoiselles, petites notes aiguës et trillées, une merveille que seuls les merles arrivaient à challenger.

Entre le Causse et la colline dont la Grange occupait le sommet, la vallée de l'Orb enserrait les paresseux méandres d'un Orb paisible et scintillant, sur son lit de galets blancs et arrondis. Sur la gauche, le beau viaduc de Bédarieux barrait la vallée qu'il traversait à grandes enjambées de ses trente-sept arches de vingt-cinq mètres de haut. La voie ferrée qu'il supportait convoyait les litanies de wagons, emplis jusqu'à la gueule de charbon des mines voisines du Bousquet d'Orb, ou de la bauxite de Péchiney, dans les collines de l'Arboussas, immensité de garrigues et d'arbousiers. Derrière le viaduc, la ville de Bédarieux essayait de trouver sa place, entre les rives de l'Orb et les minuscules vallées adjacentes.

Dominant l'ensemble, le Pic de Tantajo, un poil arrogant, avec sa belle croix de fer forgée, Pic dont la falaise abrupte, face au Nord, contrôlait la vallée, et qui, côté Sud, dominait la grande plaine biterroise, immensité de vignes à fort rendement de piètre qualité.

Sur la droite, l'Orb en amont disparaissait vers La Tour et Le Bousquet, terres de mines et de mineurs, dont quelques terrils majestueux dominaient les villages, tels de grandes cathédrales vouées à la célébration du travail.

Entre La Grange, au sommet, et l'Orb, en contrebas, s'étagaient toute une déclinaison de parcelles allongées, les barres, plantées de vignes, parsemées çà et là de petits pêchers, dits « de vigne », dont les fruits, petits également, mais absolument délicieux, faisaient le bonheur des vendangeurs, mais aussi de la maman Roblès, qui en confectionnait de succulentes compotes.

Les vendanges qui allaient commencer consistaient à cueillir les raisins de ces barres et à les amener dans la partie caviste de La Grange, pour les vinifier.

La Grange, en effet, comportait deux bâtiments, séparés l'un de l'autre par une cour carrée, pavée de « calades », ces beaux galets arrondis par l'Orb, sur lesquels les chevaux ne dérapent pas, et où les attelages pouvaient manœuvrer.

Le bâtiment supérieur, était divisé en deux niveaux. La cave à vin dans sa partie basse, accessible par un grand portail inséré sous une voûte arrondie, abritait le pressoir, la charrette et le cheval. Elle était semi-enterrée dans la roche calcaire, ce qui lui garantissait une température à peu près constante. Charrette et cheval avaient, depuis belle lurette, vu que l'on était en 1970, été remplacés par un tracteur. La partie supérieure avait été récemment remise à neuf, et la vaste pièce dortoir pour vendangeurs, avait été réaménagée en trois chambres, dotée chacune de deux lits spartiates, plus une salle d'eau-toilettes.